

VII.

Guter Bauersmann! Du bist wohl müde von schwerer Arbeit. Es bietet der Tod dir Ruhe an. So oft hast du auf dem Feld gesehen, daß Gott auch für die Blumen sorgt. Auch dich hat er nicht vergessen. Du hast redlich im Schweife des Angesichts dein Brod verdient, und so oft mühevoll mit Sichel und Sense die Frucht gesammelt, die du der Erde abgewannest. Nun bist auch du zur Erndte reif, schon ist der Schnitter da. Du hastest Unkraut stets auf deinem Acker; du bist wohl selbst nicht Unkraut geworden. Drum sei getrost! In den Scheunen des Allvaters ist auch ein Platz für dich bereit. — Armer verstümmelter Bettler! der du auf zwei Krücken dich mühsam durch das Leben schleppst. Du weißt was Leiden heißt. Der Tod bringt dir nicht neue. Schon lange zwar bist du sein Gefangener; doch folg ihm nur, er bringt dich ans erwünschte Ziel. Auch mit einem Beine geht man ins bessere Leben so leicht und sicher ein, als wenn zwei zum frohen Tanze sich bewegen können. Du hattest nichts in dieser Welt, dein müdes Haupt wo hinzulegen. Doch jetzt wird dir ein solches Plätzchen nicht mehr mangeln, wo selbst ein König, doch sanfter nicht als du, zu ruhen hat. — Ach mein Kind! mein armes Kind will mir der Tod entreißen! ruft ängstlich dort die Mutter. Nicht mehr soll es im Spiele sich erfreuen, nicht mehr mit holdem Lächeln mich erheitern, nicht mehr den süßen Namen Mutter aus seinem Munde hören! Mit Schmerzen hab ichs ja geboren, mit Liebe es gepflegt. O Tod hab doch Erbarmen! Doch unerbittlich ist der Tod, und bedeutsam spricht er zu der Mutter: Kennst du den Apfel hier? Er ist nicht mehr ganz. Es hat jemand von ihm geessen. Weißt du wer? Ich hab ihn seither sorglich aufbewahrt, den Menschen von Zeit zu Zeit ihn vorzuweisen, und sie daran zu mahnen. Kannst du lesen was darauf geschrieben steht? Es steht geschrieben, daß ich die Vollmacht habe und das Recht, jeden, der mir beliebt, jung und alt, nach Wunsch zu holen, und jetzt will ich dein Kind. Du weißt jetzt auch, warum du es mit Schmerzen hast geboren; vergiß nur das weitere nicht, dem Mann unterthan zu sein.

VII.

BRAVE Paysan! tu es bien fatigué de ton pénible travail. Mais le repos y succède. Tu as vu souvent que Dieu pourvoit aussi aux fleurs des champs. Il ne t'a pas oublié non plus. Tu as gagné honnêtement ton pain à la sueur de ton visage; souvent tu as recueilli avec peine les fruits arrachés à la terre. Mais maintenant tu es mûr toi-même pour la moisson, et le moissonneur est là qui t'attend. Tu as toujours arraché les mauvaises herbes dans tes champs, et toi même tu n'es pas devenu ivraie. Sois tranquille, dans les greniers du Père éternel il y a aussi place pour toi. — Pauvre Mendiant mutilé! qui appuyé sur tes béquilles trames une douloureuse existence. Tu sais ce que c'est que de souffrir; la mort ne t'apporte rien de nouveau. Il y a longtems que tu es son prisonnier, mais suis la seulement, elle te mènera au but désiré. Sur une jambe seule l'on parvient aussi sûrement et facilement dans un meilleur monde, que si l'on en a deux pâtes à la danse. Tu n'avais pas dans ce monde où reposer ta tête fatiguée, mais maintenant une place t'est réservée, là, où un roi même n'en a pas de meilleure. — S'ecrie avec douleur cette tendre mère: o mon enfant, mon pauvre enfant, la mort veut me l'arracher. Plus de jeux pour lui, et je verrai plus son gracieux sourire, je n'entendrai plus de sa bouche ce doux nom de mère qui fait mon bonheur! Avec douleur je t'ai donné le jour, avec amour je t'ai soigné. O mort aie donc pitié! Mais la mort est inexorable et dit à la mère: Connais-tu cette pomme? elle n'est plus entière; quelqu'un en a mangé. Sais-tu qui? — Je l'ai gardée depuis soigneusement, pour la montrer de temps en temps aux hommes et pour le leur rappeler. Sais-tu, ce qui est écrit dessus? que j'ai le pouvoir et le droit de prendre à mon gré, jeune et vieux, et maintenant je veux ton enfant. Tu sais maintenant aussi pourquoi tu as mis au jour avec douleur ton enfant, mais n'oublie pas non-plus que tu dois être sousmise à ton époux.



Lith. v. Gebr. Eglin in Luzern.

